

Gabriel Gauny

**Le philosophe
plébéien**

Textes rassemblés et présentés
par Jacques Rancière

© **La Fabrique éditions, 2017**
www.lafabrique.fr
lafabrique@lafabrique.fr
Conception graphique :
Jérôme Saint-Loubert Bié
Impression : Floch, Mayenne
ISBN : 978-2-35872-159-2

La Fabrique éditions
64, rue Rébeval
75019 Paris
lafabrique@lafabrique.fr
Diffusion : Les Belles Lettres

Sommaire

Préface à la nouvelle édition — 7

Introduction — 13

Aux prolétaires — 31

Le Belvédère — 33

I. Les prisons du travail — 49

Le travail à la journée — 53

Le travail à la tâche — 59

Les chemins de fer — 67

Aux ouvriers constructeurs de prisons
cellulaires — 85

II. Économie de la liberté — 111

Les Socrate de la plèbe — 113

Économie cénobitique (extraits) — 125

Lacédémone et Libérie — 141

Diogène et saint Jean le Précurseur — 151

Les Indépendants — 161

Fragments politiques (esquisses de discours et notes
de 1848) — 171

Notes au Club de l'organisation
des travailleurs — 173

III. Les traces d'un chemin — 177

Les correspondances du rêve — 179

1. Bergier à Gauny, Boileau et Thierry — 187. 2. Gauny à Bergier — 193.
3. Bergier à Gauny — 197. 4. Bergier à Gauny, Thierry et Boileau — 203.
5. Gauny à Retouret — 206. 6. Retouret à Gauny — 210.

7. Gauny à Retouret — 212. 8. Gauny à Ponty — 214. 9. Gauny à Ponty — 217.
10. Gauny à George Sand — 219. 11. Delente à Gauny — 222. 12. Gauny à
Delente — 225. 13. Gauny à Ponty — 229. 11. Gauny à Ponty — 232. 12. Gauny à
Enfantin — 234. 13. Gauny à Ponty — 236. 14. Gauny à Julien Gallé — 238.

Lettres de Gabriel à Louis et de Louis à Gabriel — 241

Le Belvédère : Sur le bord de la fosse — 261

Annexes — 265

1. Quelques dates — 267
2. Quelques titres — 270
3. Portrait d'un jeune homme — 271
4. Portrait d'un vieillard — 272
5. Le style, c'est l'homme — 274

Préface à la nouvelle édition

Il y a des rencontres inattendues qui changent pour toujours non pas simplement telle ou telle de nos pensées mais le regard que nous portons sur le monde et notre idée de ce que penser veut dire. C'est le cas pour le corpus des manuscrits rédigés entre les années 1830 et les années 1880 par le menuisier Gabriel Gauny.

Des textes écrits par des hommes et des femmes du peuple pour raconter leur vie et parler de leur condition, nous en connaissons un certain nombre. Dans les années 1830 les hommes de lettres s'éprirent un temps de ces poètes-ouvriers où ils pensaient voir verdir la sève naïve du chant populaire. La Troisième République naissante célébra quelques figures exemplaires d'enfants du peuple qui s'étaient formés eux-mêmes et avaient accédé à la dignité de députés ou de sénateurs. Communistes, anarchistes et anticommunistes se battirent dans les années 1930 pour savoir quels étaient les authentiques représentants de la littérature prolétarienne. Les années qui suivirent 1968 témoignèrent d'un intérêt nouveau pour les obscurs qui nous avaient laissé les « actes et mémoires du peuple ». Si sincères qu'aient pu être ces efforts pour faire parler les « voix d'en-bas », ils se sont rarement dépris de l'idée que c'était bien l'en-bas qu'ils faisaient parler : le monde des ouvriers qui travaillent, des prolétaires qui combattent et du peuple

Le philosophe plébéien

qui souffre mais que la souffrance n'empêche pas de chanter. Un monde en ordre, somme toute, où chacun fait ce qu'on attend de lui, même si c'est pour la cause du combat émancipateur que les militants d'avant-garde et les savants en sciences sociales en publient le témoignage.

Il arrive pourtant que cet ordre se dérègle. Certains ne font pas ce qu'on attend d'eux. Dans leur parole on voulait entendre la voix du peuple ou d'en-bas. On y perçoit seulement une voix étrange et singulière. On attendait un savoir sur leur condition. Ils nous parlent d'autre chose et finalement de nous-mêmes : ils nous obligent à nous interroger sur ce que nous attendions d'eux et sur les raisons pour lesquelles nous l'attendions. Et, de proche en proche, ce sont les positions de ceux qui cherchent et de ceux qui sont l'objet de la recherche, de ceux qui parlent et de ceux qui recueillent et traitent les paroles qui se trouvent remises en question. C'est l'ordre du savoir, l'ordre des places et la distribution des rôles et des voix qu'il commande, qui se trouve par là subverti. Nous ne savons plus où ils sont et où nous sommes, ce qu'ils ont à nous dire et ce que nous avons à faire avec eux.

C'est ce qui m'arriva, un jour de mai, il y a quarante ans. J'étais allé à la Bibliothèque municipale de Saint-Denis où dormaient depuis quelques décennies déjà les archives de Gabriel Gauny. J'avais lu de lui un court texte et un poème dans *La Ruche populaire* et, sur lui, la brochure de sa biographe, Mme Harlor. Je savais par celle-ci que je devais trouver là divers manuscrits sur le travail et la condition des travailleurs. Le fichier, de fait, annonçait des textes sur « le travail à la journée », « le travail à la tâche », « les marchandeurs » ou encore « les vieux travailleurs ». Le hasard – ou peut-être mon souci de voir ce qu'un ouvrier saint-simonien, dans les années 1830, pouvait avoir à dire à un autre ouvrier saint-simonien – fit que

j'ouvris d'abord la correspondance en commençant par le dossier Bergier. C'est ainsi que j'eus entre les mains cette lettre de mai 1832 où Gauny fait le récit d'une journée. Mais non pas une journée de travail. Une journée de loisir. Celle-ci semblait d'abord tournée vers les itinéraires connus des divertissements populaires d'antan : les bords de la Marne. Mais le voyage aussitôt dérapait : point de guinguette ni de petit vin blanc sur ces rives mais un « caravansérail », des « collines fortunées » et des îles « où le vent glissait son jeune délire » avant que les trois promeneurs ne s'arrêtent dans une auberge pour y échanger des émotions multiples, élever et détruire mille hypothèses métaphysiques et voir se dérouler « des créations qui ne sont point d'ici¹ ».

« La terre s'enfonçait ou nous montions dans le vague », écrivait Gauny, avant de décrire la soirée à l'auberge et les efforts des trois amis devenus une « tempête pensante entourbillonnant », pour les convertir à leur foi saint-simonienne, un vigneron, un tonnelier et un boucher que le hasard leur avait fait rencontrer à la table de l'auberge. C'est aussi pour celui qui tenait la lettre entre ses mains que la terre s'enfonçait. La recherche sur le monde d'en-bas était emportée vers le ciel des nuages poétiques et des rêveries métaphysiques. Ce renversement était sans doute la condition nécessaire pour établir entre le chercheur et son « objet » le plan d'égalité d'une rencontre. Un plan d'égalité entre celui qui se promenait dans les archives ouvrières et ceux qui se promenaient dans les hauteurs de la poésie et de la philosophie, munis de la même intelligence, semblable à toute autre, et cherchant en somme la même chose : ce que cela pouvait vouloir dire, de la façon la plus concrète,

1. Gauny à Bergier, mai 1832 (voir plus loin).

Le philosophe plébéien

que d'être un ouvrier saint-simonien et finalement que de vouloir vivre une autre vie que celle à laquelle les gens du peuple étaient destinés. Ce plan d'égalité rendait dérisoires les vieilles histoires de rencontres entre intellectuels et travailleurs manuels et l'interminable querelle pour savoir si c'étaient les premiers qui devaient transmettre aux seconds leur science ou les seconds qui devaient rééduquer les premiers par la discipline du travail et du combat.

Mais cette égalité intellectuelle ne se donnait elle-même que dans la violence d'une torsion. Celle que le chercheur professionnel devait subir pour abandonner la présupposition d'une « pensée d'en-bas » bien identifiable n'était elle-même que la conséquence de la torsion plus fondamentale que les trois promeneurs et celui qui relatait leur journée avaient dû effectuer pour entrer dans un univers de perception, de pensée et de parole qui était normalement fermé à ceux qui partageaient leur condition. L'accès à cette forme de vie était en effet gardé par une barrière aussi redoutable dans sa capacité d'exclure que banale dans son évidence commune. Cette barrière s'appelle simplement le temps. Et c'est d'elle qu'il était question dans le récit ensoleillé d'un dimanche à la campagne comme dans les grises chroniques du quotidien de l'atelier. À ceux qui ne cessaient de nous expliquer la différence entre l'artisan et l'ouvrier de la grande industrie et plus tard celle entre l'ouvrier fordiste et l'ouvrier postfordiste avant de nous enseigner finalement qu'il n'y avait plus, à leur place, que des ordinateurs et des robots, Gauny donnait, pour en avoir éprouvé la vérité dans sa chair, la réponse que Platon avait déjà formulée a priori comme la norme de la cité en ordre : ce qui définit l'être-ouvrier, c'est simplement l'absence de temps. C'est cette absence, indissolublement empirique et symbolique, qui donne leur manière d'être, de sentir et de penser à ceux qui

sont nés pour obéir. C'est pourquoi l'émancipation ouvrière n'est pas l'horizon promis au terme du combat. Elle est l'acte qui le commence : l'acte inouï qui consiste à prendre le temps qu'on n'a pas. C'est là que l'égalité et l'inégalité se jouent le plus radicalement, dans ce que j'appellerais plus tard le partage du sensible, et dans son cœur, la hiérarchie des temps. Cela, c'est dans les textes de Gauny que je l'ai appris et c'est ce que j'ai cherché à partager dans les textes que j'ai pu écrire depuis ce temps sur des sujets apparemment éloignés – l'émancipation ouvrière ou les formes de la fiction, l'égalité intellectuelle, la radicalité démocratique ou la subversion esthétique – qui s'articulent tous pourtant autour de ce partage.

Mais avant de développer tout ce que j'avais pu apprendre dans ma rencontre avec les écrits du menuisier, j'ai voulu donner à tous ceux qui le voudraient la possibilité de lire quelques-uns de ces textes normalement voués à n'être regardés que tous les dix ou vingt ans par de rares chercheurs et d'entendre les accents de cette voix unique qui fait chavirer tous nos repères quant à ce qu'est la parole d'un ouvrier ou d'un intellectuel, d'un artisan des temps anciens ou d'un penseur visionnaire du futur, appelant par avance à se défaire de toutes les manières de vivre par lesquelles le capital pouvait étendre son emprise sur la vie. C'est ainsi qu'est né le projet du *Philosophe plébéien*, symboliquement publié en même temps que mon livre *Le Philosophe et ses pauvres*. La première édition en a paru en 1983, dans le cadre d'un projet de l'association Révoltes logiques soutenu par le ministère de la Recherche. Elle était alors coéditée par La Découverte et les Presses universitaires de Vincennes. L'époque ne s'intéressait plus guère aux ouvriers, fussent-ils aussi éloignés que Gauny de la norme prolétarienne, et le premier éditeur en tira la conséquence en retirant assez vite l'ouvrage de son

Le philosophe plébéien

catalogue, ce qui le fit réputer épuisé alors même que les PUV en poursuivaient la diffusion. J'ai pensé qu'il était bon de lui offrir la possibilité d'une nouvelle vie en l'incluant dans la liste des ouvrages que j'ai publiés depuis bientôt vingt ans à La Fabrique grâce à l'amicale complicité d'Eric Hazan. Je remercie ce dernier d'accueillir cette version nouvelle comme je remercie Paul-Louis Rinuy, directeur des PUV, qui a aimablement donné son accord pour cette migration. J'ai saisi l'occasion de cette nouvelle publication pour procéder à une révision complète de l'ouvrage. De nombreux compléments et corrections ont ainsi été apportés tant aux textes de Gauny qu'à mes textes d'introduction et aux notes. Je remercie la Médiathèque de Saint-Denis Plaine Commune et tout particulièrement mesdames Martine Losno et Florence Trovel qui m'ont facilité ce travail de révision.

Jacques Rancière,
juillet 2017